Extrait du *Marseille-Médical*

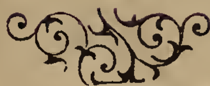
N° 6. — 25 Février 1927

10



HOMMAGE

au Professeur Léon d'Astros



MARSEILLE

IMPRIMERIE MARSEILLAISE

Rue Sainte, 39

—

1927

Hommage au Professeur Léon d'Astros

On sait que le professeur Léon d'Astros, atteint par la limite d'âge, a quitté sa chaire de clinique médicale infantile à la fin de la dernière année scolaire, après y avoir donné pendant trente années un enseignement qui restera longtemps un modèle. C'est lui-même qui avait créé cet enseignement à notre Ecole de Médecine. Déjà, médecin des hôpitaux, il s'était occupé spécialement de médecine infantile. En 1897, il avait été chargé d'un cours de clinique des maladies des enfants, cours qui fut tout naturellement, à cause de son importance et de la valeur de son titulaire, transformé en chaire de clinique, en 1901.



Cliché du " Petit Marseillais "

Le Dr Léon D'ASTROS

Professeur de Clinique Médicale Infantile à l'Ecole de Médecine de Marseille

L'Ecole de Médecine et les hôpitaux, les amis et les élèves du professeur d'Astros ont voulu honorer sa belle carrière et en perpétuer le souvenir par une manifestation de sympathie et la remise d'une médaille d'or, une belle œuvre d'art pleine de finesse où les traits du maître se profilent parfaits de ressemblance, œuvre de notre conci-

toyen, le sculpteur Charles Delanglade, frère du si regretté professeur de Clinique chirurgicale.

La cérémonie très touchante a eu lieu le 2 février, à l'hôpital de la Conception, dans la galerie du service des enfants, égayée des ravissantes décorations du peintre Berthet. Elle était présidée par le Directeur de l'Ecole de Médecine, M. le professeur Alezais, qui remit la médaille à M. d'Astros, au milieu des applaudissements émus de toute l'assistance. Cette assistance était nombreuse, réunion des médecins, administrateurs des hôpitaux, professeurs à l'Ecole, amis, étudiants, personnel des hôpitaux qui avaient tenu à apporter un témoignage de sympathie par leur présence à cette fête. M. le Préfet, absent de Marseille, s'était fait représenter par M. Marty, secrétaire général. M. le docteur Flaissières, maire de Marseille, s'était excusé par une lettre pleine de cordialité pour son confrère. Parmi les diverses personnalités présentes, on remarquait : Mgr Castellan, archevêque de Chambéry ; le général Strafforello, président de la Croix-Rouge française (S. B. M.) ; le médecin inspecteur Oberlé, directeur du Service de Santé de la XV[e] Région, le médecin principal L'Herminier, directeur de l'Ecole d'application du Service de Santé colonial, Mme Edouard Delanglade, Mme Oddo, Mme Darboux, M. Paul Daher, le professeur Domergue, vice-président du Conseil d'Hygiène ; M. Mastier, ancien préfet, M. Pessemesse, inspecteur d'Académie honoraire, M. Dauphin, M. le chanoine Bonifay, MM. Barry, Oppermann, H. Dufay. Tous les Groupements médicaux, Société médico-chirurgicale des hôpitaux, Comité médical, Syndicat, Société de Biologie, Association générale des Médecins de France, Confraternité médicale étaient représentés.

Après le très éloquent et très vibrant discours du professeur Alezais, M. Vidal-Naquet, au nom de la Commission des hospices rappela en termes excellents les services de M. d'Astros dans les hôpitaux pendant plus de cinquante ans depuis son externat. M. Edouard Velten prit ensuite la parole au nom de l'Œuvre antituberculeuse des Bouches-du-Rhône. Il fit un exposé très éloquent de tout le bien qu'y a fait M. d'Astros, en particulier l'Œuvre de préservation de l'enfance sur le modèle de l'Œuvre Gran-

cher. On connaît toute l'importance et la valeur pratique de cette création. Puis ce fut le tour du docteur Benoit qui, après avoir évoqué l'enseignement du maître, lui exprima toute la reconnaissance de ses nombreux élèves. Le professeur d'Astros prit ensuite la parole pour dire toute son émotion et tous ses remerciements pour la belle manifestation de sympathie dont il était l'objet de la part de tant d'amis.

Mme d'Astros, dont la participation aux œuvres sociales de son mari s'exerce avec tant de charité, ne fut pas oubliée : une magnifique gerbe de fleurs lui fut offerte par un des enfants du service.

La réunion se termina fort agréablement en vidant quelques coupes de champagne à la santé du héros de cette fête.



Discours de M. le Professeur Alezais

Directeur de l'Ecole de Médecine

MON CHER AMI,

Au moment où les règlements universitaires imposent un terme, non pas à votre activité que nous nous plaisons à admirer toujours jeune et vaillante, mais à votre enseignement officiel, vos collègues, vos élèves et vos amis ont tenu à vous exprimer leur reconnaissance et leur affectueuse sympathie.

Vous voyez quelle magnifique assistance forment tous ces amis parmi lesquels j'ai le très grand honneur de saluer des personnalités éminentes. Un grand nombre d'autres n'ont pas pu prendre part à notre fête. M. le Préfet est retenu à Paris par des questions administratives et a bien voulu se faire représenter par M. le Secrétaire général. Nous avons reçu des lettres d'excuses de M. le Maire, de MM. Roux et Calmette, des professeurs Marfan, Nobécourt, Mouriquand, des docteurs L. Guinon et Babonneix, de M. le doyen Rivals, de M. Ribot, directeur de la Santé. Toutes ces lettres, avec leurs regrets, expriment les sentiments les plus sympathiques pour le professeur d'Astros.

Vos anciens camarades, mon cher ami, ne forment plus qu'un bien petit groupe dans cette Assemblée. Vous leur permettrez, dans ce brillant couronnement de votre carrière, de

rappeler, et ce n'est pas sans émotion, les années lointaines où ils débutaient avec vous, où ils applaudissaient à vos premiers succès, où collaborer avec vous leur était un honneur, car vous donniez déjà la mesure de votre personnalité qui s'imposait.

Votre nom n'était-il pas un titre qui oblige, ce nom que vous léguait un père vénéré qui symbolisait dans le corps médical de la Provence, l'honorabilité, la science et le dévouement !

Vous n'avez pas tardé à devenir à votre tour le Maître qu'on écoute, qu'on respecte et qu'on aime.

Vous avez doté l'Ecole d'un enseignement nouveau que vous avez placé d'emblée parmi les plus réputés.



Cliché du " Petit Marseillais "

Le Professeur Léon D'ASTROS

Médaille par Ch. Delanglade

Vous avez fondé et longtemps dirigé le laboratoire départemental de bactériologie, sans parler des grands services que, pendant la guerre, vous avez rendus à l'hygiène publique.

Aussi est-ce sans surprise mais avec une légitime fierté que nous avons vu en tête de nos listes de souscription, les noms de Roux, de Calmette, de Comby, de Marfan, de Nobécourt et des pédiatres les plus éminents qui ont tenu à vous donner ce témoignage si flatteur dont le rayonnement s'étend bien aussi sur notre Ecole et sur nos Hôpitaux.

Que vous dire encore, cher ami, sinon qu'à côté des Maîtres, ce sont vos élèves qui ont accouru, et combien nombreux, pour vous exprimer leur reconnaissance.

Je me trompe ! Ce sont vos élèves qui sont les vrais promoteurs de cette fête. Benoit et Massot, au nom de vos chefs de clinique et, avec eux, de cette pléiade brillante d'internes et de jeunes étudiants que vous avez formés, ont mis leur cœur à organiser cette touchante manifestation.

Ils ont bien mérité de la confiance que nous leur avons faite et ont droit à nos plus chaleureux mercis.

Mais, plus nombreux encore, cher ami, il y a avec nous tous ceux qui vous doivent le conseil qui les a aidés, la santé d'un enfant ou le salut d'un être très cher, car, si vous êtes le Maître, vous êtes aussi, digne fils de votre père, le Clinicien toujours sûr, toujours dévoué, dont la science est au service de tous et en particulier de ces œuvres de haute portée sociale qui honorent notre époque et qui recherchent votre direction.

Comment pouvions-nous traduire nos sentiments ?

Le moyen qui nous a paru le plus heureux et, à la réflexion, c'est peut-être parce qu'en le choisissant nous avons surtout pensé à nous, ce moyen est une médaille qui conservera vos traits.

Nous en avons confié l'exécution à votre excellent ami Charles Delanglade, qui est en même temps un artiste délicat.

Delanglade a montré, dans cette plaquette que je vous offre au nom de tous vos amis, ce que l'art et l'amitié peuvent, en s'unissant, réaliser de finesse et de bonheur dans l'expression.

Je me fais l'interprète de tous, cher Monsieur, pour vous féliciter de cette belle œuvre qui s'ajoute à tant d'autres et vous remercier de nous avoir définitivement donné d'Astros !

C'est bien dans ces murs qui, pendant de si longues années, ont été les témoins de votre inlassable dévouement, cher ami, qu'il convenait de le célébrer.

Grâce à M. le Président de la Commission administrative, votre service s'ouvre aujourd'hui grandement, non pas comme à l'ordinaire pour y parler de la douleur, mais pour fêter celui qui a su la consoler, qui s'est dépensé avec toutes les ressources du cœur et de l'intelligence à cette tâche belle entre toutes et dont la carrière s'achève suivie de la reconnaissance que lui méritent ses œuvres.

Unis dans une même pensée, vos amis, vos élèves, vos collaboratrices, le corps hospitalier et ce petit monde lui-même de malades si intéressants vous souhaitent et, demandant respectueusement à Mme d'Astros de l'associer à leur vœu, vous souhaitent, mon cher ami, de jouir longtemps encore du prestige qui s'attache si justement à votre nom.

⁂

Discours de M. Vidal-Naquet

Président de la Commission des Hospices

MON CHER DOCTEUR,

La Commission administrative des Hospices civils de Marseille a été très heureuse de s'associer à la manifestation que vos collègues, vos élèves et vos amis tenaient à faire en votre honneur.

Et elle a voulu que cette réunion ait lieu dans cet hôpital où vous avez donné à de si nombreuses générations d'étudiants, avec tant d'autorité et de science, vos leçons de clinique infantile.

J'ai la très grande satisfaction de pouvoir vous exprimer, au nom de la Commission, toute notre reconnaissance pour les grands services que vous avez rendus aux enfants malades de nos hôpitaux. Que ce soit au Pavillon Vidal, que ce soit dans ce nouvel hôpital, que ce soit au pavillon des étudiants, vous vous êtes consacré à nos petits malades avec une bonté véritablement paternelle, avec un dévouement sans égal, et cela pendant plus d'un demi-siècle.

Car si sur cette médaille où se profile votre visage si sympathique et sur le revers de laquelle se trouve la tête d'un beau bébé, un de ceux auxquels vous avez rendu la santé et la vie, si sur cette médaille figurent deux dates, 1897-1926, qui sont celles pendant lesquelles vous avez été le professeur, une autre date aurait pu y être gravée, celle de 1874, l'année de votre entrée dans les hôpitaux au concours d'externat. Nommé interne en 1876, médecin adjoint en 1884, chef de service en 1887, vous quittez l'hôpital en 1926. Vous nous avez donc appartenu pendant plus de cinquante ans. C'est donc un véritable jubilé que nous célébrons aujourd'hui.

Au nom de la Commission, je vous exprime, mon cher docteur, toutes nos cordiales félicitations et je vous adresse tous nos vœux pour que vous puissiez, pendant de longues années encore, en votre qualité de médecin consultant, rester attaché à ces hôpitaux où vous aurez ainsi vécu toute votre belle vie de travail, de science et de dévouement.



Discours de M. Edouard Velten

Président de l'Œuvre Antituberculeuse des Bouches-du-Rhône

MON CHER COLLÈGUE ET AMI,

Je suis particulièrement heureux de venir aujourd'hui, tant au nom du *Comité National de Défense contre la Tuberculose* qui m'a chargé de le représenter à cette cérémonie, que de

l'*Œuvre Antituberculeuse des Bouches-du-Rhône* et du *Comité départemental d'Assistance aux Militaires tuberculeux*, vous apporter le témoignage de la plus complète et affectueuse sympathie. Sympathie ancienne, cher Ami, que le temps a sans cesse accrue et à laquelle s'ajoute pour tout le bien que vous avez fait dans notre Œuvre, pour le concours éclairé que vous nous avez toujours apporté, la reconnaissance et la gratitude de vos collaborateurs.

Fondateur et vice-président de notre Association, vous vous êtes spécialisé dès les débuts dans la Préservation de l'Enfance. Vous avez puissamment contribué à la création de notre filiale de l'Œuvre Grancher, qui constitue maintenant, grâce à vous, une des branches les plus actives, les plus attachantes et les plus efficaces aussi de notre lutte contre la tuberculose.

Depuis vingt-cinq ans qu'existe notre Œuvre, nous ne comptons plus, tant ils sont nombreux, les services que vous avez rendus. Combien d'enfants soignés par vous à la villa des Châlets, au Solarium de Saint-Loup, placés par votre sollicitude dans les autres Œuvres de l'Enfance de Marseille, hospitalisés dans les campagnes voisines, ont ainsi échappé aux dangers de la contagion du terrible fléau. Et au nom de ces centaines d'enfants, de ces tout petits, dont quelques-uns devenus grands ont vaillamment fait leur devoir pendant la guerre, ou qui sont à présent de bons travailleurs, des pères et des mères de famille, je viens aussi, mon cher ami, vous dire merci et vous apporter l'expression de leur reconnaissance.

Préserver l'enfance, n'est-ce pas la plus belle des missions réservée à ceux qui cherchent à apporter quelques soulagements aux misères, aux souffrances de notre pauvre humanité — mission à la fois sociale et patriotique dans le sens le plus élevé de ces qualificatifs qui s'associent ici dans la plus parfaite harmonie. C'est sauver la semence de la race que nous voulons forte et saine. Notre pays, plus que jamais, a besoin d'enfants robustes et nombreux. Après la terrible et douloureuse saignée de la guerre, c'est pour la France une question essentielle et vitale. Cette mission, mon cher d'Astros, vous l'avez remarquablement comprise et remplie.

Permettez-moi d'associer à l'hommage rendu à votre science, à vos qualités et à votre dévouement, la femme de bien que je salue ici ce soir, Mme d'Astros. Les tout petits et nous mêmes avons contracté une sérieuse dette envers elle. Vous les avez préservés de la contagion du mal qui menaçait leur organisme,elle, à côté de vous, s'attache sans cesse à préserver leur cœur du mal qui pervertit les âmes. L'un et l'autre unis pour faire le bien,vous vous efforcez à nous donner des enfants purs, sains de corps et d'esprit. Vous avez compris avec une

élévation de sentiment admirable, vous à qui le ciel a refusé la joie d'avoir un berceau à votre foyer, qu'il fallait se pencher quand même avec tendresse sur les berceaux des autres. N'est-ce pas là une des plus hautes, des plus belles manifestations de l'amour du prochain ? Et laissez-moi rappeler ici les vers si touchants du poète qui souvent ont dû vous inspirer.

Prenez garde à ce petit être ;
Il est bien grand, il contient Dieu.
Les enfants sont, avant de naître,
Des lumières dans le ciel bleu.

Dieu nous les offre en sa largesse ;
Ils viennent, Dieu nous en fait don.
Dans leur rire il met sa sagesse
Et dans leur baiser son pardon.

Leur douce clarté nous effleure,
Hélas ! le bonheur est leur droit,
S'ils ont faim, le Paradis pleure,
Et le ciel tremble, s'ils ont froid.

Et vous avez donné votre vie pour que ces petits n'aient plus froid.



Discours du Dr Benoit

Ancien Chef de Clinique Médicale Infantile

MON CHER MAITRE,

La cérémonie d'aujourd'hui traduit dans une atmosphère tout imprégnée de sympathie la sincère estime et la vieille amitié de tous vos collègues de l'Ecole de Médecine et des Hôpitaux, et aussi toute la reconnaissance de ceux à qui vous avez prodigué vos soins et vos conseils depuis de nombreuses années, aussi bien à l'hôpital et à la ville que dans toutes les œuvres sociales où votre activité s'est exercée. Mais cette cérémonie est surtout, si j'ose dire, le témoignage de la gratitude de tous vos élèves, non seulement de ceux qui ont eu le privilège d'être le plus près de vous dans votre enseignement, mais de tous ceux qui, pendant plus de trente années, ont appris de vous ce qu'ils savent dans l'art, ou la science — comme l'on voudra — de la pédiatrie. C'est au nom de ces élèves, mon cher Maître, que je prends la parole en ce moment, n'ayant d'autre titre pour cela que d'avoir eu l'honneur d'être choisi par vous pour le premier — le premier en date — de vos chefs de clinique — et d'avoir reçu de vous toujours l'appui le plus affectueux.

Quelle action magnifique que celle d'enseigner ! Apprendre aux autres ce que l'on a appris d'autrui, perfectionner son

enseignement de toutes les acquisitions nouvelles, y ajouter les résultats d'une expérience personnelle, quelle œuvre auguste ! Et quand cet enseignement porte sur ce bien précieux : la vie humaine, encore mieux, quand il touche la vie humaine dans son principe, dans ce qu'elle a de plus beau, de plus séduisant, dans cette enfance belle par elle-même et belle par ses promesses, quelle légitime fierté peut être celle de l'homme qui peut dire que, pas un jour de sa vie magistrale, il n'a manqué à son devoir de professeur de clinique médicale infantile !

Ce magnifique service de médecine infantile de la Conception, nous qui l'avons connu, je ne dirai pas dans tout son éclat, car cet éclat a toujours été égal à lui-même — mais dans tout son développement, nous pouvons essayer de dire ce qu'il fut.

Quel attrait il exerçait sur les jeunes étudiants ! La place d'interne et celle d'externe dans votre service étaient le privilège des plus anciens et des premiers. Je me rappelle encore le moment où j'en pris la notion à mon premier choix comme externe dans le petit amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu qui a dû céder la place à la clinique d'urologie. En écoutant mes aînés, je compris pourquoi la ville vous appelait alors : le fils d'Astros — on voulait dire que l'héritage de solide médecine traditionnelle que vous aviez hérité de votre père, vous l'aviez agrandi considérablement par de fortes études, des succès aux concours et par un goût très marqué pour toutes les nouveautés scientifiques. Les élèves savaient qu'ils trouvaient chez vous un enseignement complet, dans un service où rien ne manquait des sujets d'études, un maître qui ne voulait rien laisser passer de ce qui pouvait agrandir nos moyens de diagnostic et de traitement.

Votre visite de tous les jours — vous étiez terriblement exact — commençait régulièrement — comme tout ce que vous avez fait — par le service de la crèche des Enfants assistés, ce service que l'on appelait alors un peu paradoxalement : « le Biberon » puisqu'au contraire vous nous y appreniez à l'employer le moins possible. Une femme de bien qui, sous le voile de la religieuse, portait votre prénom, Mme Bourcier, passait dans vos mains ces pauvres petits êtres. Sur la haute table carrée, vous les examiniez un à un avec une attention et un soin qui auraient permis de dire qu'ils n'étaient plus abandonnés. Chacun d'eux était l'occasion d'une brève leçon, toujours profitable, toujours recueillie avec soin.

La visite continuait par les salles de filles et de garçons du deuxième âge du vieux Pavillon Vidal. L'enseignement y était encore plus étendu, toujours aussi parfait. L'examen des petits malades y était un modèle de précision. C'était un curieux contraste, celui de la médiocrité de ces salles vouées à la démolition et la valeur des leçons que vous y donniez.

Puis on allait au pavillon des étudiants, pavillon des contagieux. C'est là que vous aviez organisé ce beau service de la diphtérie qui, dès ses débuts, fut si parfait que rien n'y a été changé depuis. Le diagnostic bactériologique, la sérothérapie spécifique, l'intubation, la trachéotomie obéissent encore aux règles que vous leur avez données et ces règles vous les aviez formulées dès les premiers jours. La ville de Marseille vous doit de lui avoir porté — la première en province — les magnifiques résultats d'une sérothérapie intensive et précoce, alors dans toute sa jeune gloire. Quel spectacle réconfortant dans sa simplicité quand, après la visite, vous donniez aux parents inquiets, à la porte de votre service, du réconfort dans leurs angoisses et la notion de la beauté et de la noblesse de la science !

Comme la semaine était bien partagée ! Le mardi, la consultation — la grande consulte pour employer le langage du peuple qui vous y amenait ses enfants malades — était suivie non seulement par la grande masse des étudiants, mais aussi par un grand nombre de jeunes médecins, praticiens déjà, qui venaient y chercher comme un cours de perfectionnement de leur instruction médicale, se rendant compte dès leurs débuts de l'importance de la médecine infantile dans la pratique journalière. Qui dira le nombre des mères qui sont venues mettre leurs enfants entre vos mains à cette consultation ? Si je dis que pendant trente années il n'est peut-être pas un enfant gravement malade de notre ville dont le diagnostic ait présenté quelque difficulté qui n'ait eu votre examen et vos conseils, qui me démentira ?

Le jeudi c'était la grande visite au Pavillon Vidal avec toujours une série de leçons cliniques qui ont été la base de l'instruction de tant d'élèves.

Et le samedi vous faisiez à l'amphithéâtre un cours qui, peu à peu, a embrassé toute la pédiatrie. Vouloir faire un résumé de ces leçons ce serait faire un sommaire de toutes les questions importantes de la médecine infantile. L'hydrocéphalie, l'alimentation des enfants, l'hérédo-syphilis, la tuberculose chez l'enfant, l'hérédité tuberculeuse, la tétanie, toutes les acquisitions du laboratoire et de la clinique depuis le diagnostic de la diphtérie jusqu'au kala-azar, vous les avez mises au point et enseignées avec le même soin.

Si la valeur de son enseignement attire auprès d'un Maître les étudiants, c'est sa valeur morale qui crée les liens d'affection qui les unissent. Ce que nous savions de votre vie tout entière vouée au travail, à l'étude et au bien, modèle de dignité et de probité, comme nous l'écrit le professeur Marfan, nous attachait encore plus intimement à vous. Nous savions aussi quelle femme de bien était la vôtre. Que sa modestie ne s'effarouche pas, je n'en parle que pour mettre aux pieds

de Mme d'Astros le témoignage du respect et de l'admiration de tous ceux qui ont été vos collaborateurs.

A cet enseignement de la pédiatrie, mon cher Maître, que vous avez porté à Marseille à un si haut degré de perfection — avec tant de simplicité, c'était pour vous comme une chose toute naturelle — nous avons pensé qu'il fallait rendre un hommage qui réponde à ce besoin de durée, d'immortalité, dirai-je, qu'a tout homme qui regarde devant soi. Nous avons voulu répondre à une œuvre durable par une œuvre durable elle aussi et nous sommes allés trouver un grand artiste, un artiste que nous aimons d'abord pour son talent et pour son caractère, mais aussi parce qu'il porte un nom que nous ne pouvons prononcer sans une larme, mais aussi sans un peu d'orgueil pour notre profession — quand nous parlons de celui qui fut votre fidèle ami, mon cher Maître, nous baissons la voix, mais nous relevons la tête.

Nous sommes heureux d'avoir demandé à Charles Delanglade de fixer vos traits dans une médaille. Il l'a fait avec tout son talent, tout son cœur d'ami, toute sa générosité et il l'a fait avec un rare bonheur. Grâces lui soient rendues, votre physionomie où la gravité du Maître n'altère pas une bonté naturellement souriante, votre physionomie vivra éternellement. Votre regard curieux de myope derrière le lorgnon, votre regard qui n'a jamais pu, comme la voix quelquefois, être sévère, votre regard est fixé à jamais dans l'or et dans le bronze et les générations futures, quand elles gratteront la terre, connaîtront le nom de Léon d'Astros, professeur de clinique médicale infantile de 1897 à 1926.



Discours de M. le Professeur Léon D'Astros

A la fin d'une longue carrière, après cinquante ans de vie hospitalière et trente ans de professorat, si l'esprit avait quelque tendance à se laisser envelopper d'une atmosphère de mélancolie, rien ne serait plus propre à dissiper cette brume que la chaleur et la sincérité des témoignages que mes confrères de Marseille et du dehors, de Paris notamment, mes anciens élèves, mes élèves, mes amis ont voulu m'apporter, dans cette réunion, de leur amitié et de leur attachement. S'ils ont apprécié mes services en termes trop flatteurs, ils ont manifesté leurs sentiments par des paroles et avec des accents qui me touchent profondément. Ils ont voulu enfin fixer le souvenir des années écoulées sous une forme durable et en confier la réalisation au talent et à l'amitié d'un artiste, dont, en dépit du modèle, vous pouvez admirer l'œuvre si parfaitement réussie. Son nom n'était-il pas la garantie d'une artistique réalisation ? Mais ce nom n'est-il pas aussi en véné-

ration à notre Ecole de Médecine et dans la mémoire de nous tous ici présents ? Doublement précieux m'est l'hommage qui, sous mon effigie, porte la signature des souvenirs du passé et de l'affectueuse manifestation d'aujourd'hui.

L'expression que je chercherais à donner à mes remerciements resterait toujours au-dessous des sentiments que me fait éprouver cette manifestation. Croyez du moins à la sincérité et à l'émotion avec laquelle je vous dis à tous : merci.

Je parlais tantôt de mes cinquante années de vie hospitalière et je n'exagérais pas, puisque c'est le 1er janvier 1875, que j'y faisais mes premiers pas comme externe des hôpitaux. Puis vint l'internat. L'étude des problèmes cliniques, l'intérêt des premières responsabilités, les leçons de maîtres vénérés, l'affectueuse camaraderie entre internes, qui se continue avec les générations nouvelles, font de l'internat des hôpitaux, pour moi comme pour la plupart d'entre nous, un des meilleurs souvenirs de la vie médicale. Plus tard, c'est dans ces générations successives que se recrutent surtout les médecins et chirurgiens des hôpitaux, pour qui, dans les services hospitaliers, plus grands encore deviennent les devoirs et les responsabilités, en raison notamment de l'évolution progressive de la médecine clinique et même des conditions matérielles qu'implique cette évolution.

Lorsque je fus nommé médecin-chef du Service des Enfants au Pavillon Vidal, vingt lits seulement étaient officiellement consacrés à la médecine infantile. Leur nombre augmenta progressivement et, surtout, fut édifié ultérieurement le Pavillon des Etudiants pour les maladies contagieuses de l'enfance, qu'il était indispensable de soigner dans des locaux d'isolement pour éviter ces contagions d'hôpital, si fréquemment observées avant ces mesures d'hygiène hospitalière. Mais il y a plus : ces mesures méritent d'être appliquées également pour presque toutes les maladies de l'enfance. A ce point de vue un grand progrès a été réalisé, il y a quelques années, par l'aménagement nouveau du Service des Enfants, que nous devons à la Commission administrative des hospices, et, notamment, à son actif Président, dont l'esprit est ouvert à toutes les idées de progrès. Mais j'estime que même cette organisation actuelle ne doit être considérée que comme une étape et que, comme la plupart des grandes villes, la ville de Marseille se doit d'édifier quelque jour un véritable hôpital d'enfants, avec toutes les dispositions dictées par l'hygiène moderne et tous les services accessoires que comporte cette création. Puisse ce jour ne pas être trop lointain.

Comme toutes les branches de la médecine, la médecine infantile a évolué depuis cinquante ans et il m'a été donné d'assister durant un demi-siècle aux progrès de la science avec toutes les applications pratiques qu'ils comportaient en pédiatrie..

La médecine d'enfants, si attachante par son objet, se distingue par bien des points de la médecine d'adultes ; deux me paraissent devoir particulièrement être mis en relief.

Tout d'abord, l'organisme de l'enfant est un organisme en voie de croissance qui, de ce fait, subit de façon particulière les influences morbides et réagit contre elles tout différemment que l'adulte. Le rôle des influences héréditaires (syphilis, alcoolisme, par exemple) chez l'enfant, celui des apports alimentaires et nutritifs, celui des fonctions endocriniennes, ont fait l'objet de nombreux travaux et leur importance en pathologie infantile est tous les jours mieux établie. Ces études cliniques, anatomiques, expérimentales, ont abouti à des conclusions pratiques du plus grand intérêt pour l'élevage des enfants et, d'une façon plus générale, pour l'amélioration de la race.

D'autre part, sous l'influence des doctrines pastoriennes et du fait des études bactériologiques et sérologiques, le chapitre des maladies virulentes et contagieuses de l'enfance s'étend tous les jours davantage. L'organisme neuf de l'enfant est prédisposé plus que tout autre à subir l'assaut des germes morbides. Aussi la découverte de certains de ces germes et de leurs toxines a-t-elle eu, en pédiatrie, des conséquences pratiques de premier ordre. La découverte et l'application du sérum antidiphtérique en 1894 par le docteur Roux, de l'Institut Pasteur, cet apôtre de la science, a été une véritable révolution dans le traitement de la diphtérie, cette terrible maladie qui faisait de si nombreuses victimes, notamment dans notre ville de Marseille où, grâce au Conseil général des Bouches-du-Rhône, la sérothérapie antidiphtérique put, dès ses débuts, être largement appliquée. La mortalité annuelle par diphtérie, qui oscillait dans notre ville par 100.000 habitants de 86 à 198 décès (1891) avant l'emploi du sérum, descendit à 29 (1895) puis à 13 décès (1902) seulement sous l'influence de la sérothérapie antidiphtérique.

De cette époque, riche en applications pratiques des découvertes bactériologiques, date la création de l'Institut départemental de bactériologie, qui, après moi, sous la direction d'Engelhardt, mon fidèle collaborateur, et sous celle actuelle de Teissonnière, a rendu et est appelé à rendre de signalés services au point de vue du diagnostic des maladies et aussi de l'hygiène urbaine.

Si importante que soit la découverte des sérums curatifs, l'intérêt ne doit pas moins s'attacher à celle des vaccins préventifs que l'Institut Pasteur notamment met actuellement à notre disposition : vaccin contre la fièvre typhoïde, vaccin contre la tuberculose de Calmette et Guérin, vaccin contre la diphtérie : anatoxine de Ramon. C'est à l'expansion de la médecine préventive que la science doit tendre de plus en

plus pour sauvegarder la santé et la vie des enfants si exposés, en raison de leur âge, je le répète, à se laisser impressionner par tous les germes morbides.

La découverte de nouveaux agents virulents, tels que ceux de la coqueluche, des oreillons, conduira quelques jours à la préparation d'agents curatifs ou préventifs de ces maladies. Puisse-t-il en être de même pour la rougeole, si meurtrière pour nos enfants, contre laquelle on est déjà sur la voie de nouveaux moyens préventifs.

Toutes ces découvertes modernes ne viennent pas renverser les préceptes de la médecine traditionnelle. Elles viennent seulement leur donner des bases plus solides et apporter des moyens d'action plus efficaces. C'est toujours, comme par le passé, sur l'observation et l'expérience, mais éclairées par ces découvertes d'une lumière plus vive, que doit se baser l'enseignement de la médecine infantile, comme je me suis efforcé de le fournir chaque année à mes élèves et à mes stagiaires.

A cette tâche ont avec moi largement contribué depuis 1897, date de la création de la Chaire de Clinique médicale infantile, les chefs de clinique, et, en tête mon cher Benoit, qui se sont succédés dans mon service et auxquels ce m'est un grand plaisir de redire ici mon affectueuse reconnaissance. Que mes collègues, les professeurs de l'Ecole de Médecine, que son Directeur, mon cher ami le professeur Alezais qui vient d'évoquer si délicatement un passé qui m'est cher, soient assurés du précieux souvenir que je conserve de notre collaboration à l'enseignement de nos étudiants marseillais.

Je garde aussi la mémoire des excellents rapports que j'ai eus pendant la guerre et après la guerre, avec mes collègues du Conseil départemental d'hygiène et son dévoué président, M. le professeur Domergue.

L'hygiène prend dans la vie sociale une place de plus en plus importante. A côté des services officiels, les œuvres privées elles-mêmes doivent s'inspirer de ses principes. Pourrais-je, dans cette réunion, ne pas rappeler l'Institution de l'Œuvre antituberculeuse des Bouches-du-Rhône qui, avec son premier président, M. Paul Desbief, vint organiser en 1903, dans notre département, le bon combat contre la tuberculose ? Comment s'opposer à l'extension toujours menaçante de ce véritable fléau national ? Certes, traiter les tuberculeux reste notre devoir de tous les jours. Mais plus efficaces pour le but général à atteindre sont les moyens de préservation que les dispensaires anti-tuberculeux, avec leurs infirmières visiteuses, mettent au service des familles des tuberculeux, que l'Œuvre Grancher réalise par l'éloignement des enfants des milieux contaminés. Le docteur J.-C. Gautier et mon cher ami le professeur C. Oddo, aux généreuses initiatives, furent les promoteurs de cette Œuvre à Marseille, et c'est une

tristesse profonde pour moi, qui fus un de leurs premiers collaborateurs, de ne pas les retrouver dans cette enceinte où, parmi mes meilleurs amis, leurs places restent vides. La mort aussi nous a enlevé notre éminent président, Paul Desbief, dont je salue ici la mémoire. Grâce à lui, malgré toutes les difficultés créées par la guerre, l'Œuvre a poursuivi son développement et n'aspire qu'à s'étendre encore sous la direction de notre dévoué président actuel, M. Edouard Velten.

La guerre ! Ce mot éveille en nous tous de bien douloureux souvenirs, mais aussi de réconfortantes impressions au contact des nombreux dévouements qu'elle a suscités. Médecin, durant ces années de guerre, d'un service à l'hôpital auxiliaire de la rue Honnorat, j'ai pu apprécier l'esprit d'organisation qui a présidé au fonctionnement des formations sanitaires de la Croix Rouge et notamment, sous la haute direction du général Strafforello, à celle de la Société de Secours aux Blessés. J'ai été le témoin quotidien des soins compétents et dévoués dont entouraient nos malades et nos blessés nos admirables infirmières. L'exemple leur venait de haut. Nous savons les missions périlleuses qu'a remplies durant ces dures années leur présidente, Mme la marquise de Clapiers, qui y a patriotiquement sacrifié sa santé. Je suis heureux de rendre dans cette réunion hommage à celles que j'ai vues apporter à nos soldats le soulagement de leurs souffrances et le réconfort moral et qui, après guerre, continuent à se dépenser aux œuvres de paix, dans les dispensaires, dans les services de l'hôpital P. Desbief.

La vie sociale et la vie médicale sont redevenues normales. Du front, des ambulances, des hôpitaux, nos confrères sont revenus, avec leur expérience enrichie et leur ardeur pour le travail, reprendre leurs places dans le milieu médical et dans nos groupements professionnels. A la Société médico-chirurgicale des hôpitaux, au Comité médical des Bouches-du-Rhône, à l'Association des Médecins de France, au Syndicat des Médecins, à la Confraternité médicale qui ont voulu, en se faisant représenter ici, me donner un témoignage d'amicale confraternité, je renouvelle tous mes remerciements ainsi qu'aux amis qui sont venus se joindre à mes confrères dans cette manifestation de sympathie, au moment où se clôt pour moi le cycle des fonctions officielles.

Ce qui ne prend pas fin aujourd'hui, c'est la satisfaction profonde de goûter les charmes de l'amitié auprès de confrères estimés, de pouvoir suivre encore les progrès continus d'une science et d'un art qui ont été pour une bonne part la sève de la vie, de voir prospérer les jeunes générations médicales dont la formation est en partie votre œuvre et devant lesquelles, plein de promesses, s'ouvre l'avenir.



L'Œuvre Scientifique du Professeur d'Astros.

Nous sommes heureux de profiter de l'hospitalité du *Marseille-Médical* pour rappeler quelques étapes de la carrière et quelques-unes des publications les plus importantes du Professeur d'Astros, dont un très grand nombre a paru dans les colonnes de ce journal et dans la *Revue des Maladies de l'Enfance.* Plusieurs sont des mémoires présentés à l'*Académie de Médecine* ou à la *Société de Biologie* ou des rapports à des *Congrès de Pédiatrie.*

En 1894, M. d'Astros fut délégué à Paris par le Conseil général des Bouches-du-Rhône pour étudier à l'Institut Pasteur et à l'Hôpital des Enfants Malades la préparation et l'application du sérum anti-diphtérique. C'est ainsi, comme il a été dit, que grâce aux envois de l'Institut Pasteur, le service de la Conception fut des premiers, après Paris, à bénéficier des remarquables travaux de Roux et de Martin. De plus, sur le désir du Conseil général et du Maire de Marseille, on commença à préparer sur place le sérum anti-diphtériques par l'immunisation d'un certain nombre de chevaux. Mais des raisons budgétaires ne permirent pas de continuer la préparation du sérum à Marseille, qui était d'ailleurs fourni par l'Institut Pasteur suivant les besoins de notre département. Cet essai avait nécessité l'extension du laboratoire de l'hôpital de la Conception, où l'on pratiquait déjà pour les médecins de la ville et du département les diagnostics de bactériologie. Peu après le Conseil général des Bouches-du-Rhône vota la création d'un *Institut de Bactériologie* dont le docteur d'Astros fut le fondateur en 1902 et le directeur pendant de nombreuses années. Son champ d'action s'étendit de jour en jour avec les immenses progrès des méthodes de laboratoire.

En 1905, M. d'Astros était nommé *Médecin en chef de la Crèche Départementale.* Diminuer la mortalité infantile dans cette institution, encourager l'allaitement maternel, protéger la santé des nourrices, tel fut l'objet de son activité dans ses fonctions. Pendant la guerre, en 1915, il était nommé délégué départemental d'hygiène.

Sa thèse inaugurale (Paris 1881) ne laissait pas prévoir la direction que M. d'Astros devait suivre peu après. C'était une *Etude sur l'état mental et les troubles psychiques des cardiaques.* De même dans les années suivantes, l'*anatomie et la pathologie du pédoncule cérébral* furent l'objet de travaux et de mémoires originaux dont plusieurs en collaboration avec M. Alezais. Plusieurs études parurent ensuite sur la *pathogénie des ramollissements et sur les tumeurs du cervelet chez l'enfant.* C'était peut-être une étape pour arriver à l'étude beaucoup plus importante des *Hydrocéphalies.* Cette étude, après plusieurs publications préparatoires, aboutit à une monographie tout à fait complète qui parut en 1898 où l'auteur

montrait les variétés pathogéniques de l'hydrocéphalie et établissait qu'aux causes diverses de cette affection correspondent des formes cliniques différentes. Cet ouvrage fut couronné par l'Académie de Médecine (prix Herpin de Genève). L'article *Hydrocéphalie* du traité des maladies de l'enfance de Grancher, Comby et Marfan qui parut ensuite, était signé du docteur d'Astros.

Mais la découverte de la sérothérapie anti-diphtérique et son application dans notre ville dirigea définitivement l'activité préparé au laboratoire de la Conception, datent plusieurs travaux sur l'*origine et la production de l'anti-toxine diphtérique* et sa localisation dans l'organisme du cheval. La diphtérie et la sérothérapie furent l'objet d'études et de publications très nombreuses, plusieurs en collaboration avec le docteur Engelhardt. Elles montraient les résultats merveilleux d'une méthode qui est devenue par son succès, pour le grand public, le type le plus représentatif des progrès des sciences biologiques.

L'*intubation du larynx* devait faire également l'objet de travaux très importants. C'est d'ailleurs d'un interne de Marseille, le docteur Jacques (Louis) qu'était le premier travail qui ait été fait en France sur l'intubation du larynx dans le croup, avec l'instrumentation d'O. Dwyer. En 1891 parut dans la *Revue des Maladies de l'Enfance* un mémoire de M. d'Astros, qui donnait les excellents résultats d'une longue pratique dans le service de la diphtérie à l'hôpital de la Conception.

Parmi les nombreuses publications de pédiatrie qui parurent dans les années suivantes, signalons les plus importantes sur la *cyanose*, l'*épistaxis*, la *pleurésie chez les nouveau-nés*, des rapports au Congrès d'Obstétrique et de Pédiatrie de 1904 sur les *Infections cutanées chez le nourrisson* et au Congrès de Pédiatrie de 1913 sur les *Tumeurs cérébrales chez l'enfant*, des études sur l'*ostéomyélite*, la *syphilis héréditaire*, les *maladies congénitales du cœur*, les *palpitations*, l'*emphysème*, *l'ascite*, l'*influenza chez l'enfant*, la *méningite cérébro-spinale épidémique*, l'article *Hypertrophie du cerveau* et celui *Anencéphalie* en collaboration avec le docteur Hawthorn, dans la deuxième édition du *Traité des Maladies de l'Enfance.*

Du laboratoire de la Conception et de l'Institut Départemental de bactériologie devaient sortir de nombreux travaux, en particulier ceux d'Engelhardt sur la *diphtérie*, la *peste* et la *méningite cérébro-spinale*, d'Hawthorn sur la *séro-agglutination dans la tuberculose* et sur les *infections digestives du nourrisson*, d'Antoine Raybaud sur la *méningite cérébro-spinale*, de Benoît sur les *ferments solubles du lait de femme*, de Vernet sur l'*hématologie chez le nourrisson*, de Gallerand sur le *sclérème des nouveau-nés*, de Teissonnière sur la *réaction de Wassermann chez l'enfant*, de Marguerite Duval

sur l'*intradermo-réaction à la tuberculine chez le nourrisson*, enfin de Giraud, Jean Raybaud et Zuccarelli sur le *kala-azar infantile à Marseille*.

Il faut citer encore pendant ces dernières années des mémoires portant surtout sur des sujets d'hygiène : *étude des causes de la fièvre typhoïde à Marseille*, sur la *défense contre le paludisme dans les Bouches-du-Rhône*, sur la *peste en* 1905, sur le *typhus exanthématique* en 1919 (avec le docteur Rouslacroix).

De cette époque datent aussi de nombreuses publications sur des sujets variés : *scorbut infantile, diabète insipide, emploi du sérum de convalescent dans la rougeole, vaccinothérapie dans les pneumococcies de l'enfance* (thèse de Chabert).

L'activité scientifique personnelle du Professeur d'Astros s'est donc maintenue sans défaillance et nombreux aussi sont les travaux qu'il a inspirés pendant les dernières années de son professorat. Il faut saluer avec respect cette belle carrière qui a bien mérité l'hommage que lui ont rendu non seulement ses collègues, ses amis et ses élèves, mais aussi tous ceux qui portent un grand nom de la Pédiatrie française.

MARSEILLE. — IMPRIMERIE MARSEILLAISE, RUE SAINTE, 39